

ASPECTS PSYCHOLOGIQUES DES PERSONNAGES DE *L'ÉVANGILE TEL QU'IL M'A ÉTÉ REVELE DE MARIA VALTORTA*

*Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous déguisés en brebis,
alors qu'au-dedans ce sont des loups voraces.*

Matthieu 7, 15

Introduction

Ce qui attire le plus les lecteurs vers Maria Valtorta est probablement le caractère narratif et descriptif de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*. « Beaucoup de choses qui intéressent la curiosité humaine au sujet de Jésus ne figurent pas dans les Évangiles »¹ – Saint Jean précise que les événements qu'il a choisis de rapporter « ont été écrits pour que vous croyiez » (Jn 20, 31). Les Évangiles ont gardé, comme dit le Concile, une « forme de prédication »² : ce ne sont pas les circonstances humaines, les informations sur les personnages, leur situation sociale, leur contexte de vie, leur tempérament, qui comptent, mais la foi. On ne sait presque rien de Marie, l'essentiel seulement ; le groupe des Douze, qui concentre, avec Jésus, toute l'attention du texte sacré, est finalement décrit de manière épurée : à part la liste de leurs noms et quelques événements où leur spontanéité se laisse deviner, le lecteur du XXI^{ème} siècle, familier des romans et des séries télévisées, n'y trouve pas grand-chose pour nourrir son imagination. Pour une génération qui est désormais très éloignée du contexte de la société de la Palestine du I^{er} siècle, agricole, patriarcale, sémitique, « faire vivre » le texte est une demande légitime.

L'Évangile tel qu'il m'a été révélé apporte une interprétation des personnages qui semble répondre aux nombreuses questions ouvertes que laisse le texte sacré. Le résultat proposé par Maria Valtorta mérite cependant d'être considéré avec recul, en se fondant non sur une ou deux scènes isolées, mais sur leur ensemble. Si certaines scènes apparaissent plus concrètes, plus touchantes, d'autres laissent dubitatif ; d'autres encore provoquent une gêne ou un malaise qu'un lecteur acquis à l'autorité divine de Maria Valtorta aura probablement du mal à s'avouer. Nous avons étudié ailleurs la prétention à l'inspiration divine de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*³ et commenté, à titre d'exemple, trois champs d'erreurs doctrinales sur des points majeurs de la foi catholique⁴. Nous voudrions maintenant attirer l'attention sur des aspects psychologiques des personnages de l'Œuvre et de leurs relations, avec certains problèmes spirituels qui en découlent. Ces éléments continuent d'invalider, comme on va le voir, la prétention à l'inspiration divine.

La somme des faits gênants n'était pas passée tout à fait inaperçue du censeur de l'*Osservatore Romano*, qui se demandait quel effet certaines scènes auraient sur « les religieuses et les élèves dans leurs pensionnats »⁵. Pourquoi ces scènes n'attirent-elles pas alors l'attention critique de leurs lecteurs ? Deux raisons peuvent l'expliquer en partie. Premièrement, les comportements problématiques du personnage de « Jésus », quoiqu'ils soient loin d'être rares, sont noyés dans une masse d'informations, de récits et de dialogues. Deuxièmement, quelqu'un qui est convaincu (malgré ce qu'en dit l'Église) d'être en présence d'une révélation privée authentique subira une certaine fascination pour les personnages, particulièrement celui de « Jésus », qui lui fera chercher des justifications à ce qui sort trop de l'ordinaire ou excuser ce qu'il ne tolérerait pas dans la réalité. Enfin, il est certain que les abus spirituels récemment mis au jour

¹ Catéchisme de l'Église Catholique (CEC) 514.

² Concile Vatican II, Constitution dogmatique *Dei Verbum*, n°19.

³ Guillaume Chevallier, « L'inspiration chez Maria Valtorta. Discerner l'origine de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* », *Charitas 14* (2021), 73-94.

⁴ Guillaume Chevallier, « Évaluation de trois éléments de doctrine de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* de Maria Valtorta », *Charitas en ligne* (2021) ;

⁵ « Una vita di Gesù mala romanizzata », *Osservatore Romano*, 6 janvier 1960.

tant dans l'Église que dans la société civile nous rendent désormais plus avertis que par le passé des « lignes rouges » qu'on doit trouver étrange de voir franchies. Les aspects et les exemples relevés sont loin d'être exhaustifs.

1. La personnalité narcissique du « Jésus » de Valtorta est celle d'un gourou

Le « Jésus » de Valtorta révèle de nombreux traits d'une personnalité narcissique. Il suscite des relations à l'intérieur du groupe des disciples qui dégagent des aspects « toxiques », comme dit la psychologie. Pris isolément, les arguments suivants ne seraient peut-être pas convaincants ; mais ensemble, ils décrivent bien l'atmosphère de l'Œuvre tout entière.

Son enseignement prolix et autoritaire enchaîne les esprits. La personnalité de « Jésus » est en effet envahissante. Ses explications systématiques et démesurément longues ne laissent pas de place à la réflexion ou à la liberté. Lorsqu'il raconte une parabole, celle-ci peut occuper jusqu'à six pages là où le Jésus de l'Évangile exprime les choses en quelques phrases⁶. Il se crée finalement une dépendance des disciples (et des lecteurs) au discours constamment explicatif du Maître. Celui-ci en outre les prévient contre d'éventuelles autres sources de savoir, jetant l'opprobre sur toute réflexion ou science critique.

[Jésus dit :] « J'ai préféré prendre des gens qui sont vierges en matière de doctrines et de connaissances, car je pénétrerai plus facilement en eux avec ma doctrine. (...) Même ceux qui représentent parmi vous les savants et les riches, vous vous êtes tous écartés dans une religion qui, dénaturée par trop de raisons, n'a de religion que le nom. (...) Les huit dixièmes d'entre vous ne sont que des idolâtres qui ont embrouillé dans les nuages de mille petites religions humaines la vraie, la sainte, éternelle Loi du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » (II, 56, 304)⁷.

A l'égard des déviants, le ton et les attitudes se font menaçants.

« Présentement les 90% d'entre vous sont semblables à Eve, empoisonnés par le souffle et la parole de Satan. » (I, 26, 112)

« L'heure de la sévérité arrive. Je ne m'arrête pas, rien ne m'arrête. » (...) Jésus semble un archange punisseur. Je dirais qu'il flamboie contre le mur noir de fumée tant ses yeux resplendent... Il semble que resplendisse jusqu'à sa voix, qui a les tons aigus du bronze et de l'argent quand on les frappe violemment. » (V, 1, 14)

La vengeance au nom de Dieu est garantie avec solennité.

« Dieu, pour son honneur, sait aussi dire “ Cela suffit ”, à ceux qui, à cause de sa bonté, se croient permis d'abuser de sa longanimité et de l'éprouver. On ne se moque pas de Dieu. C'est une parole ancienne et sage. » (X, 38, 299-300)

Même les dons de sa miséricorde peuvent être conditionnés ou avoir la signification d'une punition :

« Va, tu auras ou n'auras pas le pardon selon la façon dont tu vivras dans le temps qui te reste. » (VII, 151, 47)

[A deux ex-lépreux, devenus tels suite à un crime, puis pardonnés et guéris sur l'intercession de Manaën, « Jésus » dit :] « Je vous laisse la vie car la vie est une souffrance surtout pour qui a des souvenirs comme les vôtres. » (VII, 171, 103)

Son despotisme sans appel maintient ses disciples dans une dépendance psychologique surtout affective, comme dans cette scène de direction spirituelle qui relève d'une éducation sentimentale autoritaire et dominatrice. A Marie-Madeleine qui pleure en pensant à ses péchés passés, Jésus déclare :

« Cela me fait plaisir. Plus tu souffriras et mieux cela vaudra. Parce que, ensuite, tu ne souffriras plus de ces peines inutiles (...). J'excuse les faiblesses chez les autres, parce qu'elles ont toujours été des femmes douces et timides, y compris ta sœur. En toi, je ne les supporte pas. Je te travaillerai par le feu et sur

⁶ Un exemple parmi des dizaines : VII, 160, 41-47.

⁷ Les références à « l'Œuvre » dans cet article sont tirées de Maria Valtorta, *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, trad. Félix Sauvage, *Centro Editoriale Valtortiano*, 1985, rééd.1998. Elles sont notées ainsi : X (numéro du volume), 38 (numéro du paragraphe), 299 (page).

l'enclume. Car tu es un tempérament qu'il faut travailler ainsi pour ne pas gâter le miracle de ta volonté et de la mienne. Sache cela, toi et ceux qui, parmi ceux qui sont là ou qui sont absents, pourraient croire que de t'avoir tant aimée, je pourrais devenir faible avec toi. Je te permets de pleurer par repentir et par amour, pas pour autre chose. Tu as compris ? » Jésus est suggestionnant et sévère.

Marie de Magdala s'efforce d'avaloir ses larmes et ses sanglots et tombe à genoux. Elle baise les pieds de Jésus, et s'efforçant d'affermir sa voix, elle dit : « Oui, mon Seigneur. Je ferai ce que tu veux. » « Lève-toi alors et sois sereine. » (IV, 116, 187)

Ses apôtres doivent s'incliner devant des décisions irrationnelles. Ainsi « Jésus » décide de confier un enfant trouvé à Lazare. Le cas se présente une deuxième fois : Simon-Pierre, qui n'a pas d'enfant, voudrait à son tour adopter un enfant. Mais Jésus le lui refuse. La solution trouvée pour celui que Jésus appellera « l'enfant-symbole » (III, 60, 350) n'est pas sans rappeler de mauvaises expériences de communautés sectaires. L'explication produite n'est d'ailleurs pas pour rassurer le lecteur.

« Simon, je te l'ai dit. Tu dois être le « père » de tous les enfants que je te laisserai en héritage, mais tu ne dois pas avoir la chaîne d'un fils qui t'appartienne. N'en sois pas blessé. Tu es trop nécessaire au Maître pour que le Maître puisse te séparer de lui par une affection. Je suis exigeant, Simon. Je suis exigeant plus que l'époux le plus jaloux. Je t'aime d'un amour de prédilection et je te veux entier pour moi et de moi. » « C'est bon, Seigneur... c'est bon... qu'il soit fait comme tu veux. » Le pauvre Pierre est héroïque dans cette adhésion à la volonté de Jésus. « Ce sera l'enfant de mon Église naissante. D'accord ? Il sera à tous et à personne. Ce sera « notre » petit enfant. » (III, 51, 296)

Les disciples ayant perdu l'usage de leur liberté, se trouvent totalement infantilisés par cette emprise de gourou, qui n'hésite pas à souffler alternativement le chaud et le froid, entretenant un climat émotionnel exacerbé :

Jésus laisse [André] appeler plusieurs fois. A la fin, il se retourne, l'air sévère, et il demande : « que veux-tu ? » « Maître, mon frère est affligé... il pleure... » « Il l'a mérité ». [Après un long dialogue, Jésus fait venir Pierre.] « Viens ici, grand enfant irréflecti, que je te serve de père en essuyant ces larmes », dit Jésus. (...) Jésus lui passe son bras autour des épaules et le serre tout contre lui. Alors Simon, qui n'a pas quitté l'autre main de Jésus, la couvre de baisers... heureux. Et il murmure : « Combien j'ai souffert !... Merci Jésus. » (V, 34, 228-230)

Ce sont des cris, des pleurs, des baisers, qui ponctuent les rencontres de « Jésus ». Lui, au centre d'un cercle qui ressemble à une cour, galvanise ses disciples et provoque leur don total à sa personne, dans une atmosphère souvent hystérique.

Quand (Pierre) lève son visage, timide, confus, il ne sait faire qu'un geste pour dire tout, pour promettre tout, pour se donner tout entier à son nouveau ministère : celui de jeter ses bras courts et musclés au cou de Jésus et de l'obliger à se pencher pour l'embrasser, en mêlant ses cheveux et sa barbe un peu hérissés et grisonnants, aux cheveux et à la barbe soyeux et dorés de Jésus, le regardant ensuite d'un regard adorant, affectueux, suppliant de ses yeux un peu bovins, luisants et rougis par les larmes qu'il a versées, en tenant dans ses mains calleuses, larges, épaisses, le visage ascétique du maître penché sur le sien, comme si c'était un vase d'où coulait une liqueur vivifiante... et il boit, boit, boit, douceur et grâce, sécurité et force, de ce visage, de ces yeux, de ce sourire... (V, 31, 210)

Alors Jean s'avance rapidement et s'enlace à son cou en disant : « Avec toi, alors, dans la lèpre, mon seul amour. Avec toi, dans la condamnation. Avec toi, dans la mort, si tu crois que cela t'attend... » Et Pierre rampe à ses pieds, il les lui prend et les pose sur ses épaules en sanglotant : « Presse-moi, foule-moi aux pieds. Mais ne me fait pas penser que tu te méfies de ton Simon ». Les autres voyant que Jésus caresse les deux premiers s'avancent et le baisent sur ses vêtements, sur ses mains, sur ses cheveux... Seul l'Isariote ose le baiser au visage. (V, 44, 297)

Voilà qu'un enfant dit à Jésus : « Seigneur, laisse-moi te baiser la main », et comme Jésus y consent, tous veulent donner un baiser à la chair sainte de l'Agneau de Dieu. Même ceux qui s'étaient éloignés vers le village reviennent et c'est une pluie de baisers d'enfants sur le visage, baisers des vieillards sur les mains, et baisers des femmes sur les pieds nus dans l'herbe, avec des larmes et des paroles d'adieu et de bénédiction (...) Finalement il a satisfait tout le monde. (VI, 86, 64)

Il ne leur cache pas même pas son rôle de manipulateur, avec une image qui associe l'araignée et le marionnettiste :

« Vous m'êtes reliés par des fils invisibles, mais très sensibles qui me sont rattachés et me transmettent jusqu'aux plus légères vibrations de votre moi. Je vous laisse croire à votre liberté, pour que vous manifestiez toujours plus ce que vous êtes. » (II, 63, 352)

Dans le groupe de ses disciples, « Jésus » entretient des préférences personnelles marquées, créant une culture de la relation privilégiée et des comparaisons.

[A Marthe au sujet de sa sœur Marie] « Ne la dénigre pas en ton cœur. Elle t'a surpassée. » (IV, 100, 72)

« Pierre était très homme. Si c'était Jean, il n'aurait pas eu tant d'audace et n'aurait pas, par inconstance, changé d'idée. » (IV, 138, 338)

Jésus dit ensuite : « Encore un parallèle entre Jean et un autre disciple. (...) Judas : c'est le type de tous les apôtres manqués. Et il y en a tant ! Jean : c'est le type de ceux qui se font hostie pour mon amour. Ton modèle. Moi et ma mère nous sommes les hosties par excellence. Nous rejoindre est difficile, impossible même, parce que notre sacrifice fut d'une apreté totale. Mais, mon Jean ! C'est l'hostie que peuvent imiter toutes les catégories de ceux qui m'aiment. » (II, 34, 164)

« Moi, dit Marie-Madeleine, après Marie, je suis celle qui croit le plus. » (X,1, 9)

[Marie à Marie de Jacob] « Et souviens-toi que si ta douleur est grande, il n'y a pas de douleur plus grande que la mienne, et il n'y en aura pas sur la Terre. Jamais ! Souviens-toi de la douloureuse Marie de Nazareth... » (VIII, 28, 272-273)

Quelle est la jauge des préférences de « Jésus » ? La recherche de lui-même dans l'autre.

« Jean est mon Préféré ? Oui, mais n'a-t-il pas encore cette ressemblance avec moi ? Pur, aimant, obéissant, mais humble aussi. Je me mirais en lui et en lui je voyais mes vertus. Je l'aimais, pour cette raison comme un second moi-même. Je voyais sur lui le regard du Père qui le reconnaissait pour un petit Christ. Et ma mère me disait : « En lui, j'ai le sentiment d'avoir un second fils. Il me semble te voir, toi, reproduit en lui qui n'est qu'un homme. » (II, 11, 47-48)

Son égocentrisme absolu modifie le sens des événements de l'évangile pour ne les lire que sous l'angle de la relation affective à lui-même. Aux Apôtres qui « allongent quelques bonnes calottes aux enfants les plus envahissants » (sic), Jésus déclare :

« Non. Laissez-les. C'est pour moi une douceur plus fraîche que celle de l'aurore. Laissez-les faire, laissez-moi faire. Laissez-moi me reconforter dans cet amour, pur de calculs et de troubles. » (VIII, 29, 270)

Il convient de noter ici le glissement de sens par rapport à l'épisode original de l'évangile (Mt 19,13-15) : l'attention ne porte plus sur l'esprit d'enfance comme règle pour les disciples du Royaume, mais sur la consolation affective dont « Jésus » est en manque et que seuls les enfants apportent !

L'un des exemples les plus saisissants de ce dévoiement du sens des événements du salut en fonction de la personnalité malade de « Jésus » se trouve dans ce court extrait de dialogue de Lazare relevé des morts avec le Rabbi :

« Maître... Pourquoi m'as-tu ressuscité ? »
« Pour avoir un ami. » (VIII, 27, 244)

Distingués du monde, flattés, les disciples sont invités à un engagement total à l'égard du Maître, et les lecteurs qui s'assimilent à eux, à l'égard de l'œuvre de Valtorta qui leur fait connaître son véritable visage.

« Purifiés par une sélection naturelle, fortifiés par un breuvage surnaturel, vous, les meilleurs, vous deviendrez mes héros. Les héros du Christ. » (II, 63, 354)

« Elle (Marie) s'est donnée et elle se donnera. Et quand elle aura consommé le plus grand sacrifice, avec moi, pour moi, et pour le monde, alors les vrais fidèles et les vrais aimants comprendront le vrai sens de son nom. Et dans les siècles des siècles, il sera accordé de le savoir à tout véritable fidèle, à tout véritable aimant. » (V, 34, 225)

« Ceci n'est pas pour les "Jean", mais pour les docteurs mécontents et exigeants. Et encore pour les chicaneurs, etc... » (II, 65, 372)

[« Jésus » aux lecteurs] « Que votre « voix » dise mes paroles. Que votre vie soit pour cette œuvre. » (V, 37, 258)

Ceux qui rejettent *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé* sont sévèrement jugés.

« Il se produit pour ce travail [*l'Évangile tel qui m'a été révélé*] la même chose qu'avec les pharisiens. Mon désir d'être aimé – connaître, c'est aimer – se trouve repoussé par trop de choses. Et voilà une grande douleur pour moi, l'éternel Maître, tenu en captivité par vous... » (II, 107,650)

Ainsi la communauté des disciples, dont les relations sont longuement décrites et analysées, présente au lecteur moderne une configuration sociale malsaine sur laquelle règne sans partage un maître à la personnalité problématique. Celle-ci se laisse particulièrement appréhender dans les relations que le « Jésus » de Valtorta entretient avec les personnages de Marie et de Judas.

2. « Jésus » et sa mère : des relations mère-fils d'une étouffante possessivité

Les femmes tiennent une grande place dans l'œuvre de Maria Valtorta. Le groupe des disciples femmes est actif et souvent représenté. Les mères, surtout, sont omniprésentes autour du cercle des disciples : Marie, la mère de Jésus, qui se distingue de toutes par ses qualités et le nombre de ses interventions, mais aussi la mère des fils de Zébédée, la mère de Judas et d'autres encore. Si la part belle leur est faite et que certaines qualités leur sont reconnues⁸, il n'est pas rare pourtant que les femmes soient sévèrement jugées. Par exemple, Jésus déclare à Porphyrée (que Maria Valtorta désigne comme la femme de Pierre) : « Je sais que tu sais te taire, vertu très rare chez les femmes. » (VII, 158, 28) On n'échappe pas aux clichés sur les belles-mères. Quand Pierre pense à la sienne, il soupire systématiquement ou se plaint : « Mais comme elles sont toutes pareilles, les belles-mères », reconnaissant finalement qu'« il y en a quelques-unes de bonnes » (VII, 164, 65-66)⁹. Dans la dictée conclusive de l'Œuvre, que nous avons souvent eu l'occasion de citer, « Jésus » défend le personnage de sa mère en la comparant avec les femmes d'aujourd'hui, et ce n'est pas à leur avantage :

« Prétendriez-vous, vingt siècles plus tard, quand la perversité de la vie a tué tant d'amour, que vous devez trouver en ces pages une Marie de Nazareth qui ressemble à la femme indifférente et superficielle de votre temps ? Marie est ce qu'elle est, et on ne change pas la douce, pure, affectueuse Fille d'Israël, Épouse de Dieu, Mère virginale de Dieu, en une femme excessivement exaltée, ou une femme glacialement égoïste de votre siècle. » (X, 38, 298-299)

Les relations de « Jésus » et de Marie, soit en privé, soit en public, sont intenses, intimes. Nous avons déjà eu l'occasion de citer le passage où « Jésus » modifie le texte canonique de l'évangile des noces de Cana (Jn 2) pour y ajouter un « désormais » tout à fait absent des manuscrits les plus antiques : « Femme, qu'y a-t-il *désormais* entre toi et moi ? » Cette addition (présentée comme une restauration de la traduction) est expliquée de la manière suivante :

« Je fus le fils soumis à la Mère, jusqu'au moment où la volonté de mon Père m'indiqua que l'heure était venue d'être le Maître. A partir du moment où ma mission commença, je ne fus plus le fils soumis à la Mère, mais le Serviteur de Dieu. Les liens qui m'unissaient à celle qui m'avait engendré étaient rompus. Ils s'étaient transformés en liens de plus haut caractère. Ils s'étaient tous réfugiés dans l'esprit. L'esprit appelait toujours : « Maman » Marie, ma Sainte. L'amour ne connut pas d'arrêt, ne s'attéridit pas, au contraire, il ne fut jamais aussi parfait que lorsque, séparé d'elle pour une seconde naissance, elle me donna au monde, pour le monde, comme Messie, comme Évangéliste. » (II, 15, 66)

En considérant les événements rapportés dans l'Œuvre, l'opposition entre ces deux moments de la vie de « Jésus », avant et après Cana, étonne. En effet, les liens filiaux qui, selon Valtorta, sont *désormais*

⁸ Avec un sourire, on découvre que Jésus déclare à Pierre : « Tu sais... les femmes... elles sont plus capables que nous pour les achats... » (III, 57, 322).

⁹ Voir encore II, 58, 313.

« réfugiés dans l'esprit », « rompus », sont bien au contraire concrets, fréquents, charnels. Si sa mère n'est pas déjà à ses côtés, « Jésus » lui rend fréquemment visite au cours de son ministère public, pour de longs entretiens.

[Après une absence de Jésus pour son ministère] « Oh ! Fils chéri ! Tu as soif ? Oh ! Bien sûr. Je vais te préparer... » « Soif de ton baiser, Maman, de tes caresses. Laisse-moi rester ainsi, la tête sur ton épaule, comme quand j'étais tout petit... Oh ! Maman ! Comme tu me manques ! » « Mais dis-moi de venir, Fils, et je viendrai. Qu'est-ce qui t'a manqué pendant mon absence ? une nourriture préférée ? Des vêtements frais ? Un lit bien fait ? Oh ! Dis-le moi, ma joie, qu'est-ce qui t'a manqué ? Ta servante, ô mon Seigneur, essaiera d'y pourvoir. » « Rien que toi. » (II, 54, 296)

« Maman ! Maman ! (...) Ma force me vient de tes prières¹⁰. Mon esprit trouve le repos en pensant à toi et maintenant, voilà, mon cœur trouve le réconfort en restant ainsi, la tête contre ton cœur béni... Maman ! ... » Jésus a attiré près de lui sa mère debout près de lui qui est assis sur un coffre contre le mur, et il appuie son front sur la poitrine de Marie qui caresse doucement ses cheveux... Une pause toute d'amour. » (VI, 125, 303)

« Jésus » se plaît à la donner en exemple et dévoile même devant tous, en sa présence, ses secrets les plus intimes – par exemple, ceux qui concernent l'Annonciation.

[« Jésus » enseigne :] « Et une femme pudique, la plus pudique de toutes les femmes, celle qui ne connaissait même pas la poussée instinctive de la chair, s'évanouit devant l'Ange du Seigneur, parce que même un ange trouble l'humilité et la pudeur de la Vierge, et elle ne se tranquillisa qu'en l'entendant parler, et elle crut, et elle dit la parole par laquelle « leur » amour devint chair et vaincra la mort, et il n'y a pas d'eau qui pourra l'éteindre ni de perversion qui puisse le submerger ». Jésus se penche doucement sur Marie qui a glissé à ses pieds comme extasiée dans le rappel d'une heure lointaine (...). Marie « repose sa tête sur les genoux du fils, adorant. Jésus la voile de son manteau, en la cachant aux yeux de tous (...) Marie lève son visage trempé de larmes et murmure : « Pourquoi, Fils, m'as-tu fait cela ? Les secrets du Roi sont sacrés... » « Mais le Roi peut les dévoiler quand il veut. » (V, 36, 246-247)

Marie se montre maternelle, protectrice, infantilissante parfois, et son amour captateur. « Au moins mon Jésus a sa Maman », dit-elle en pensant aux moments où elle peut le suivre pour adoucir ses peines (VIII, 28, 251). Il arrive à Marie de câliner « son Jésus » sur ses genoux. Lors des débuts de sa mission, Jésus fête pour la première fois son anniversaire sans sa Mère : heureusement, dit-il aux bergers de Bethléem (ceux qui l'avaient adoré dans la crèche et qui viennent de le retrouver), « votre présence m'enlève la tristesse, la nostalgie de son baiser » (II, 103, 616). En effet, « Jésus » évoque souvent Nazareth et sa mère, spécialement au milieu des fatigues apostoliques ou des contrariétés. C'est auprès d'elle, dans de longs entretiens, qu'il vient puiser la consolation. La visionnaire note à la fin de l'un de ces moments qu'ils « se sourient comme deux amoureux » (III, 59, 335). Maria Valtorta parle même à leur sujet de « couple parfait » (VII, 172, 109). Si la remarque gêne le lecteur, le fait gêne aussi les personnages, si bien que les protagonistes doivent se cacher pour se retrouver. Ainsi, Marie vient au-devant de « Jésus » à la dérobée pour ne pas provoquer la jalousie d'une mère sans enfant :

« Jésus court vers Marie et la reçoit sur son cœur au détour du sentier. Marie, après le premier baiser, explique, encore tout essoufflée : « Élise vient derrière... J'ai couru pour te donner le baiser... car, ne pas te baiser, fils, je ne le pouvais pas... et je ne voulais pas le faire devant elle...(...) Son cœur souffre toujours devant les joies des autres qui lui sont toujours refusées. » (III, 86, 532)

Marie assiste constamment son Fils dans sa mission¹¹, mais ce n'est pas toujours désintéressé. Le dialogue suivant intervient dans le contexte d'une altercation entre Judas et « Jésus ».

¹⁰ Notons l'impossibilité logique de cette déclaration, sachant que « toute influence salutaire de Marie (...) découle de la surabondance des mérites du Christ, s'appuie sur sa médiation, en dépend entièrement, en tire toute son efficacité. » (Concile Vatican II, Constitution dogmatique *Lumen Gentium* 60)

¹¹ Elle reçoit d'ailleurs dans l'Œuvre, des lèvres mêmes de « Jésus », le titre de Corédemptrice. Passons sur l'expression et son opportunité, qui a fait couler beaucoup d'encre au cours de la seconde moitié du XX^e siècle. Elle est de toutes façons à prendre au sens large, puisque d'autres personnages sont appelés « corédempteurs » dans l'Œuvre (par exemple Joseph est « parmi les corédempteurs » en I, 21, 91).

Cette corédemption passe par une spiritualité victimale dont Marie aurait vécu depuis sa naissance, et qui seule peut consoler « Jésus ». « Voilà trente-trois ans qu'elle meurt, elle aussi, et maintenant elle n'est qu'une plaie comme la victime d'un atroce supplice (...)

« Je t'aiderai, mon Fils, peut-être renaît-il en lui la volonté ? » « Non, Maman. Mais nous devons faire comme si... Le Ciel peut tout, Maman ! » (...) « Me laisses-tu prier avec toi, Jésus ? Nous prions ensemble et ce sera autant d'heures pour te posséder pour moi seule.¹² » (VIII, 36, 325)

Marie, qui accompagne le groupe des Apôtres, conseille, exhorte, enseigne les disciples. A l'occasion, elle juge même une décision de son fils à l'encontre de Pierre : « Mon Jésus se trompe. » (III, 60, 344) Concluant alors un discours pour le persuader de changer d'avis, elle déclare : « Ah ! Mais tu souris maintenant ! Alors tu vas faire plaisir à ta Maman. Merci mon Jésus. »¹³

« Jésus » en retour est centré émotionnellement sur sa mère, si bien que la pensée de ses souffrances à elle s'impose à des moments inattendus, comme par exemple lors de la rencontre avec la veuve de Naïm qui vient de perdre son fils et dont il touche la litière en pleurant :

Judas Iscariote voit ces larmes et demande : « Pourquoi pleures-tu, Seigneur ? » Jésus tourne vers lui son visage et dit : « Je pense à ma Mère... » (III, 50, 291)

Ce ne sont donc pas le mort, ni la mère en deuil, qui émeuvent « Jésus », mais une douleur centrée sur sa Mère – et sur lui. Cette douleur le submerge à de nombreuses reprises, depuis les moments d'agonie qui ponctuent le récit, jusqu'au dernier cri sur la Croix, où Jésus est tourné davantage vers sa mère que vers le Père éternel. Lors d'un moment de solitude sur la montagne de Jiphtaël qu'il vient d'escalader avec peine, Jésus laisse éclater le motif premier de sa détresse¹⁴ :

Puis il s'assoit, la tête entre les genoux qu'il soulève et entoure de ses mains entrelacées, il appelle de toute son âme la Mère lointaine : « Maman ! Maman ! Maman ! Mon éternelle douceur ! Oh ! Maman ! Oh ! Maman ! comme je te voudrais tout près ! Pourquoi ne t'ai-je pas toujours, seul réconfort de Dieu ? » (IV, 5, 32-33)

« Jésus » ressent le besoin de s'expliquer sur ses relations avec sa mère en finale :

« Certains trouvent trop affectueux l'amour de Marie pour Jésus ; je leur dis de se souvenir de qui était Marie : la Femme sans péché et donc sans impureté dans son amour envers Dieu, envers ses parents, envers son époux, envers son Fils, envers le prochain. Il leur faut prendre en considération que ma Mère voyait en moi bien davantage que le fruit de son sein. Ils doivent enfin tenir compte de la nationalité de Marie : race hébraïque, race orientale, et temps très éloignés des temps actuels. Ces éléments expliquent certaines amplifications verbales de l'amour qui pour vous peuvent paraître exagérées. Le style oriental et hébraïque est fleuri, pompeux, même dans le langage ordinaire. Tous les écrits de ce temps et de cette race en sont une preuve, et le passage des siècles n'a pas beaucoup changé le style de l'orient. (...)

A ceux qui jugent trop affectueux l'amour de Jésus pour Marie, je dis de considérer qu'en Jésus était Dieu, et que Dieu un et trine trouvait son réconfort à aimer Marie, celle qui le repayait de la douleur de toute l'espèce humaine, le moyen pour que Dieu puisse revenir se glorifier de sa Création et donner des habitants à ses Cieux. Et qu'ils considèrent enfin que *tout amour devient coupable uniquement quand il enfreint l'ordre, c'est-à-dire quand il va contre la volonté de Dieu et le devoir qu'il faut accomplir.* » (X, 38, 298-299)

Il y a de l'inconsistant et de l'anachronique dans ces arguments, exprimés dans un style embarrassé où « Jésus » ne parvient pas à parler de lui-même à la première personne du singulier ; mais le plus important relève du fond du propos. L'innocence de Marie et la divinité de Jésus doivent faire taire les objections aux excès et aux ambiguïtés de leur attitude. C'est précisément l'argument des manipulateurs et des directeurs spirituels intrusifs, qui font valoir que la pureté des êtres renouvelés par la foi, de leurs relations « en Dieu », justifient toutes les exceptions et toutes les inconvenances.

Le pauvre Jésus, chargé des péchés du monde, a besoin d'un réconfort, et ma Mère me le donnera. Le monde encore plus pauvre a besoin de deux victimes. Parce que l'homme a péché avec la femme ; et la femme doit racheter, comme l'homme rachète, etc. » (IX, 6, 27-28).

¹² En sus de cette déclaration typiquement possessive, on notera aussi ici le problème que pose les trois affirmations successives de « Jésus » au sujet de sa science divine et de la valeur de sa prière : « non / nous devons faire comme si / le Ciel peut tout ».

¹³ « Oui, qu'il soit fait comme tu veux », lui répond « Jésus », avant de dire avec humour à Pierre : « N'abuse pas de ta victoire et ne donne pas le secret à d'autres, homme rempli de fourberie qui triomphe du Maître avec l'arme de la parole maternelle. » (III, 60, 352).

¹⁴ Cet événement, suggère l'auteur, dépasse en intensité les quarante jours au désert, puisqu'à son retour, « Jésus » est « marqué par la pénitence beaucoup plus que dans le jeûne du désert » (IV, 13, 84).

3. « Jésus » face à Judas : passionnel et victimal

Nous avons montré ailleurs quelle doctrine Maria Valtorta avait forgé au sujet de Judas, incarnation même de Satan. La confrontation avec Judas est l'un des ressorts principaux de l'action romanesque, et la personnalité de « Jésus » y touche ses limites. Tandis que les évangiles authentiques nous montrent Jésus, quoique bouleversé, mesuré et maître de lui-même jusqu'au plus fort de la trahison, les attitudes successives du personnage éponyme de Maria Valtorta vont de la passion quasi-amoureuse à la volonté de sauver, en passant par la victimisation.

Quand ils se sont tous éloignés, Jésus lui prend les mains et lui parle vraiment visage contre visage. Il semble qu'il veuille faire passer en lui sa pensée, le suggestionner au point que Judas ne puisse avoir d'autres pensées qui ne soient pas celles que Jésus veut. « Judas... Ne te fais pas du mal ! Ne te fais pas du mal, mon Judas ! Ne te sens-tu pas plus calme et plus heureux depuis quelque temps, libéré des pieuvres de ton moi le plus mauvais, de ce moi humain qui est si facilement le jouet de Satan et du monde ? Oui, tu te sens ainsi ! Préserve donc ta paix, ton bien-être. Ne te nuis pas, Judas ! Je lis en toi. Tu es à un si bon moment ! Oh ! Si je pouvais au prix de tout mon sang te garder ainsi, détruire jusqu'au dernier rempart où se niche un grand ennemi pour toi et te faire tout esprit, intelligence d'esprit, amour d'esprit, esprit, esprit ! » Judas, poitrine contre poitrine, visage contre visage avec Jésus, les mains dans les mains, est presque abasourdi. Il murmure : « Me nuire ? Dernier rempart ? Lequel ? ... » (...) Il l'a pris dans ses bras maintenant, et il lui parle joue contre joue, près de l'oreille, et les cheveux d'or foncé de Jésus se mêlent aux lourdes boucles brunes de Judas. (...) « Judas, Judas, mon Judas ! Mais veux-tu que je demande au Père de souffrir trois fois ma Passion horrible et que de ces trois, deux soient pour te sauver toi seul ? Dis-le moi, ami, et je le ferai. Je dirai de multiplier à l'infini mes souffrances pour cela. Je t'aime, Judas, je t'aime tellement. » (VI, 78, 20-21)

« J'ai juré de redevenir le Judas des premiers jours, je te suivais et je t'aimais comme un époux aime son épouse, et je ne rêvais qu'à toi, trouvant en toi toute satisfaction. C'est ainsi que je t'aimais, Jésus. » Jésus répond : « Je le sais... et c'est pour cela que je t'ai aimé... Mais je t'aime encore, mon pauvre ami blessé... » (...) Jésus regarde Judas d'un œil si doux... Il semble qu'une larme le rende plus large et plus doux en tempérant son éclat : un œil d'enfant innocent et désarmé, qui se donne tout entier dans l'amour. Judas glisse à ses pieds, le visage sur ses genoux, les bras serrés à ses côtés et il gémit : « Garde-moi avec toi, Maître... garde-moi... » (VII,161,55)

« Et (Jésus) les embrasse un par un. Judas pleure en l'embrassant. Il a attendu d'être le dernier, lui qui cherche toujours à être le premier. Il reste enlacé à Jésus, lui donnant plusieurs baisers et lui murmurant dans les cheveux près de l'oreille : "Prie, prie, prie pour moi..." » (VII, 160, 51)

« Judas ?... (...) Il y a si longtemps que je veux te parler ainsi, en te tenant sur mon cœur, comme deux jumeaux dans un seul berceau, enfantés ensemble, presque une seule chair, deux enfants qui ont échangé entre eux les seins tièdes et senti le goût de la salive du frère en même temps que la douceur du lait maternel. Maintenant je te possède et ne te quitte pas jusqu'à ce que tu me dises que je t'ai guéri. Ne crains pas, Judas. C'est une confession que je veux. Mais tes compagnons penseront que c'est un colloque d'amour, tant rayonneront de paix réciproque, d'amour réciproque nos visages après ce colloque. Et je ferai en sorte qu'ils le croient de plus en plus en te tenant contre ma poitrine ce soir au souper, en trempant mon propre pain et en le te présentant comme à un préféré, et c'est à toi le premier que je donnerai la coupe après avoir rendu grâce à Dieu. Tu seras le roi du banquet, Judas, et tu le seras réellement. Épouse de l'Époux tu seras, ô âme que j'aime, si tu te rends pure et libre, en déposant ta poussière en mon sein purificateur.» (...) « Tu me donnes un baiser, Maître ? » « Oui, Judas, et je t'en donnerai d'autres... » Jésus pousse un profond soupir, avec peine. Mais il baise Judas sur la joue. Et puis il lui prend la tête dans ses mains, et la tenant bien serrée en face de lui à quelques décimètres, il la fixe, l'étudie, la transperce de son regard magnétique. Et Judas, ce malheureux, ne tressaille pas. Il reste en apparence imperturbable sous cet examen. Il devient seulement un peu pâle et pendant un instant il ferme les yeux. Et Jésus baise ses paupières abaissées, et puis sa bouche, et puis son cœur, baissant la tête pour trouver le cœur du disciple... et il dit : « Voilà pour chasser les nuées, pour te faire sentir la douceur de Jésus, pour fortifier ton cœur. » (VI, 95, 114-115)

Les rencontres houleuses avec Judas laissent « Jésus » en larmes, anéanti. Seule la présence intime de Jean parvient à le soulager, au long de scènes répétées et gênantes.

Jésus se couvre le visage de ses mains et se laisse tomber au bord du pré. Il pleure sans bruit, mais il pleure beaucoup. Ses épaules sursautent dans ses sanglots profonds. (VIII, 43, 375)

Judas sort sans répliquer. Jésus, resté seul, s'abandonne sur un siège près de la table et la tête appuyée sur ses bras croisés sur la table, il verse des pleurs angoissés.(...) Quelques minutes après Jean entre doucement et il reste un moment sur le seuil. Il est pâle comme un mort. Puis il court vers Jésus et l'embrasse en suppliant : « Ne pleure pas, Maître ! Ne pleure pas ! Je t'aime aussi pour ce malheureux... » Il le relève, l'embrasse, boit les pleurs de son Dieu et pleure à son tour. Jésus l'embrasse, et les deux têtes blondes, l'une près de l'autre, échangent larmes et baisers. (VIII, 28, 268-269)

[Tout l'épisode se termine ainsi :] « Et Jésus, embrassant le Préféré, penche sa tête sur son épaule et il pleure toute sa douleur. Les ombres, qui descendent rapidement dans ce bosquet, font disparaître dans leurs ténèbres les deux qui se tiennent embrassés. » (VIII, 28, 270)

La douleur pour Judas se prolonge après la résurrection, à l'étonnement de l'Apôtre Jean dont il est rapporté ce dialogue avec le Ressuscité :

« Mais tu souffres, Seigneur !?! Oh ! je ne croyais pas que tu puisses souffrir désormais ! Tu souffres encore pour Judas ! Oublie-le Seigneur ! ». « C'est ainsi... Judas a été et il est la douleur la plus grande dans la mer de mes douleurs. C'est la douleur qui reste... les autres douleurs ont pris fin avec la fin du sacrifice. Mais celle-là reste. Je l'ai aimé. Je me suis consumé moi-même dans mon effort pour le sauver... J'ai pu ouvrir les portes des limbes et en tirer les justes, j'ai pu ouvrir les portes du purgatoire et en tirer ceux qui se purifiaient. Mais le lieu d'horreur était fermé sur lui. Pour lui ma mort a été inutile. » (X, 20, 171)¹⁵

La spiritualité victimale ainsi inaugurée ne connaît pas de limites, même pas dans la gloire. Il faut donc que Marie et les Apôtres y soient associés, comme « Jésus » le leur déclare : « Nous sommes les victimes » (VIII, 32, 290). Tout le contexte modifie le sens de ce mot qui, bien compris, appartient légitimement à la réalité de la rédemption. Consentir à cela, c'est consoler « Jésus ». Ainsi la relation à Judas donne-t-elle l'occasion de mettre en scène ce que « Jésus » attend de ses vrais disciples.

Jésus l'embrasse en disant : "Paix, mon apôtre. Ils sont si nombreux ceux qui se disent mes amis, vous n'êtes pas les seuls. Elles t'affligent, elles vous affligent mes paroles. Mais dans quels cœurs dois-je verser mes angoisses et chercher du réconfort sinon dans ceux de mes apôtres bien-aimés et de mes disciples éprouvés ? Je cherche en vous une partie de l'union que j'ai quittée pour unir les hommes : l'union avec mon Père dans le Ciel; et une goutte de l'amour que j'ai quitté pour l'amour des hommes : l'amour de ma Mère. Je le cherche pour me soutenir. Oh ! l'onde amère, le poids inhumain envahissent et font pression sur mon cœur, sur le Fils de l'homme !... Ma Passion, mon Heure, se fait toujours plus pleine... Aidez-moi à la supporter, à l'accomplir... car elle est si douloureuse !" (VII, 214, 381)

S'il est de foi que « toute la vie du Christ est mystère de Rédemption »¹⁶, ce n'est pas seulement sous l'angle de la douleur. Si Maria Valtorta exacerbe ce point de vue, comparons avec les Évangiles, si sobres sur le retentissement dans l'âme du Christ du mystère du mal. Les tentatives de reconstitution psychologique sont vouées à l'échec – et les plus morbides, suspectes.

Valtorta ne trahit-elle pas ici l'immaturation pathologique de sa propre psychologie ? Elle-même, dans de nombreux apartés, témoigne de la douleur qui accompagne les visions, ou des visions qui soulagent ses souffrances, et qui font d'elle le modèle des âmes appelées à souffrir, à réparer et à consoler Jésus.

« Pour me reconforter de mes souffrances complexes et me faire oublier les méchancetés des hommes, mon Jésus m'accorde cette suave contemplation. » (IV, 97, 57)

Cette spiritualité de la réparation/consolation, qu'adoptent les plus fervents des disciples du roman, déclare s'enraciner explicitement dans la première génération apostolique. Il s'agit plutôt d'une forme tardive de spiritualité, qui a sa grandeur quand elle est communion à la Passion du Christ pour l'Église

¹⁵ Ce passage soulève le problème de la souffrance de Dieu et de celle du Christ après la passion. Pour le deuxième cas, le Concile de Constantinople (543) a condamné la proposition selon laquelle « le Christ Seigneur sera dans les siècles à venir crucifié pour les démons comme pour les hommes » (Denzinger (désormais abrégé en Dz), *Symboles et définitions de la foi catholique. Enchiridion symbolorum*, trad. Peter Hünermann, Cerf, 38^e éd., 2001, 409).

¹⁶ CEC 517.

(selon le mot de Saint Paul), à condition qu'elle ne se confonde pas avec une certaine immaturité du sentiment religieux ou du sentiment tout court.

4. Amour possessif

La problématique de l'amour humain possessif occupe de nombreuses pages de l'Œuvre. Elle est une préoccupation majeure de « Jésus », qui s'efforce de le corriger chez les disciples, hommes ou femmes, tout en entretenant, il faut bien l'avouer, de nombreuses ambiguïtés pratiques à ce sujet. Fait significatif, l'usage de l'adjectif possessif est constant, et certainement anachronique, avec le prénom : « mon Jésus, ton Jésus, son Jésus »¹⁷.

« Jésus » enseigne souvent sur cet amour possessif dont il faut se purifier¹⁸. Une petite vieille jalouse de sa bru déclare à Jésus : « Elle m'a pris l'amour de mon fils. Avant, il était tout pour moi, maintenant, il l'aime plus que moi. » (VII, 164, 62) « Jésus » ne se contente pas d'exhorter la malheureuse à renoncer à son amour possessif, mais révèle – on le notera avec un sourire – que le quatrième commandement du Décalogue a été énoncé non pour forger une attitude de noble reconnaissance des enfants, mais pour servir de compensation aux parents – aux belles-mères – éplorés : « le Très-Bon, pour reconforter les pères et les mères, mit ensuite dans la Loi le quatrième commandement : “Honore ton père et ta mère”. » (VII, 164, 64)

La mère de « Jésus » se pose en co-éducatrice des disciples en la matière. Ainsi autorise-t-elle à Marie-Madeleine, qui lutte pour triompher de sa nature possessive, toutes les confidences :

« Ce qu'il peut te coûter de dire à la plus douce des sœurs, à la plus aimante des nourrices, viens me le dire, à moi. Je te comprendrai toujours. Ce que tu n'oserais dire à mon Jésus, parce que trop pétri d'une humanité qu'il ne veut pas en toi, viens me le dire, à moi. Je serai toujours indulgente pour toi. Et si, ensuite, tu veux aussi me dire tes triomphes – mais ceux-ci, je préfère que tu les présentes à lui comme des fleurs parfumées, parce que c'est lui, ton Sauveur, et pas moi – je me réjouirai avec toi. » (IV, 118, 200)

Cet amour « naturel » ou charnel, qui est l'« humanité » que « Jésus » rejette, est un sujet tel dans l'enseignement spirituel du « Jésus » de Valtorta qu'il est le critère d'évaluation du progrès des disciples femmes. Ainsi la disciple Jeanne déclare à « Jésus » et à ses sœurs lors d'une réunion de femmes disciples :

« C'est si beau de se sentir sœurs dans une seule foi en toi... d'espérer que celles qui en sont encore à un amour naturel pour le Maître, montent plus haut, comme a fait Valeria ». « Moi, j'ai été un échec de nombreuses fois, mais finalement, tu as triomphé, Rabboni ! » dit Marie de Magdala avec sa voix d'orgue du fond de la salle. « Marie est contente chaque fois qu'elle peut s'humilier en rappelant le passé... » soupire Marthe qui le voudrait effacé du souvenir de tous les cœurs. (VIII, 44, 379)

« Jésus » s'autorise même à comparer les disciples entre elles, comme dans ce dialogue sans nuances avec Marthe :

« Sais-tu qui, parmi mes plus intimes, a su changer sa nature pour devenir du Christ, comme le Christ le veut ? Une seule : ta sœur Marie. Elle est partie d'une animalité complète et pervertie pour atteindre une spiritualité angélique. Et cela par l'unique force de l'amour. » (IX, 6, 27)

Ce ne sont pas les femmes qui sont seules concernées. Ainsi « Jésus » déclare-t-il aux disciples Manaën et Timon qu'il les estime enfin purifiés, toujours avec cette expression négativement connotée

¹⁷ Curieusement, le possessif disparaît là où on devrait le trouver : « Jésus » devrait dire « ma Mère », mais dit : « la Mère » par exemple. Le cas étant le même pour d'autres personnages, il n'y a pas lieu de supposer une figure de style (= la Mère par excellence), mais seulement des italianismes dans la traduction. En italien, le possessif est inutile avec les noms des parents les plus proches et on dit communément : la mère, le père, pour ma mère ou mon père.

¹⁸ On pourra se reporter à l'enseignement sur les six « puissances » de l'amour (III, 57, 324-325) ; passage qui comporte d'ailleurs des indications douteuses sur l'amour sexuel, absent de l'Eden, dans le plan de Dieu – ou alors une opinion théologique d'Augustin est ici confirmée.

d' « humanité » : « Vous êtes guéris de toute humanité dans votre amour pour moi ». Ceux-ci finissent par céder à l'invitation de « Jésus » à se jeter sur sa poitrine (Cf. VII, 184, 193).

5. Gestes ambigus

Cette dernière mention introduit à une nouvelle réflexion. Quoique disert sur l'amour possessif dont il faut être purifié ou guéri, le personnage central de *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé* multiplie les gestes ambigus avec ses disciples, au point que le récit en est parfois saturé. Les gestes d'intimité constants sont difficilement explicables même par un contexte « oriental »¹⁹.

Nous en rapportons ici quelques-uns, que nous laissons à l'appréciation de chacun. Tous les personnages baisent constamment les pieds de « Jésus »²⁰, ou plus encore :

[Un esclave muet qui vient d'être guéri] tombe par terre en pleurant de joie et il lèche, il lèche vraiment les pieds nus de Jésus, comme pourrait le faire un chien reconnaissant. (VIII, 24, 201)

Mais s'il laisse les personnages l'approcher ainsi, « Jésus » est plus souvent à l'initiative. Lorsqu'Abel de Bethléem vient prier « Jésus » d'abrégier la peine de ceux qui lui ont fait du mal,

Jésus fait un geste qu'il ne fait jamais ainsi en public. Il se penche car il est beaucoup plus grand qu'Abel, et, prenant la tête d'Abel dans ses mains, il dépose un baiser sur la bouche en disant : « Qu'il en soit ainsi », je crois du moins que c'est ce que signifie son « Marana tha » (sic). (VII, 170, 96)

Avec le même Abel et son compagnon un peu plus loin :

Jésus regarde l'un et l'autre, puis il passe un bras au cou des deux et les attire à lui, l'un à droite, l'autre à gauche, et il dépose un baiser sur les cheveux en disant : « vous y arriverez car vous avez compris l'amour ». (VII, 171, 101)²¹

C'est spécialement Jean, décrit comme le plus jeune et le plus pur des Apôtres, qui est l'objet de tels gestes.

Jésus passe un bras à la taille de Jean, qui sait être enfant et croire, pour lui faire sentir son amour (VII, 173, 124).

« Mon Jean ! Mon doux enfant ! » Jésus dépose un baiser sur son front découvert et si pur, et lui murmure dans les cheveux qui se soulèvent blonds et légers (...) : « Laisse-moi me désaltérer et me reconforter à une source qui ignore la corruption, et que j'oublie la pourriture vermineuse d'un trop grand nombre, en te regardant toi seul, ma paix ! » et il dépose un baiser encore, les yeux dans les yeux, et en plongeant son regard dans les yeux de l'apôtre vierge et affectueux. (VIII, 26, 223-224)

Alors que « Jésus » s'est enfui de chez Chouza, intendant d'Hérode, qui a organisé une réunion secrète de partisans pour faire Jésus roi, Jean le recherche, à la nage, et le retrouve, à la dérobée, sur une falaise surplombant le lac au clair de lune.

[Jean] entend pleurer Jésus, alors il ne résiste plus et il s'approche puis l'appelle : « Maître ! » Jésus l'entend murmurer et lève la tête ; prêt à fuir il relève son vêtement. Mais Jean crie : « Que t'ont-ils fait, Maître, que tu ne reconnais plus Jean ? » Et Jésus reconnaît son Préféré. Il lui tend les bras et Jean s'y élance et les deux pleurent pour deux douleurs différentes et un unique amour. Mais ensuite les pleurs se calment et Jésus, le premier, revient à la vision nette des choses. Il se rend compte que Jean est à peine vêtu, avec sa tunique humide, déchaussé, glacé. « Comment donc es-tu ici, dans cet état ! » (...) Ils restent enlacés, enveloppés dans le seul manteau de Jésus, et Jean finit par s'endormir dans la tiédeur, fatigué, comme un enfant dans les bras de sa maman. (VII, 156, 20-22)

¹⁹ C'est l'une des justifications, produites en X, 38, 298 des excès sentimentaux de Marie.

²⁰ Par ex. Aglaé en III, 61, 356 et 358. Les mères des Apôtres en sont dispensées « parce que dans toute mère bonne, je vois la mienne », explique « Jésus » (VI, 95, 113).

²¹ « Jésus » prend des précautions avec les femmes cependant : « Adieu, Sintica. Oui, baise aussi mes mains, mais pense que si la différence de sexe m'interdit de t'embrasser comme une sœur, moi, je donne à ton âme le fraternel baiser... » (V, 4, 30)

A la fin de cette même conversation où « Jésus » a recommandé à Jean, témoin privilégié de ses sentiments de tristesse : « Tu diras aux hommes que le Rédempteur a pleuré », il conclut, coupant court aux éventuelles objections :

« C'est pour ceux qui ont le cœur droit qu'a été donnée cette page évangélique inconnue et tellement, tellement explicative. » (VII, 157, 22)

Jésus multiplie les baisers, qui peuvent avoir, lorsqu'ils ne sont pas de simples témoignages d'affection, des effets thérapeutiques ou illuminatifs²² ou qui constituent de véritables gestes sacrés, pour ne pas dire sacramentels. L'extrait suivant, qui rapporte les circonstances où « Jésus » aurait envoyé ses disciples baptiser pour la première fois, mérite d'être cité intégralement.

« C'est vous qui baptiserez. D'abord un à la fois, puis vous serez à deux, à trois, à plusieurs. Et moi je prêcherai et je guérirai les malades et les coupables ». « Nous, baptiser ? Oh ! moi, je n'en suis pas digne ! Enlève-moi, Seigneur, cette mission ! C'est moi qui ai besoin d'être baptisé ! » Pierre est à genoux et supplie. Mais Jésus se penche et dit : « C'est justement toi qui baptiseras, le premier. Dès demain. » « Non, Seigneur ! Comment ferai-je si je suis plus noir que cette cheminée ? »

Jésus sourit de l'humble sincérité de l'apôtre qui est à genoux contre ses genoux, sur lesquels il tient jointes ses deux grosses mains de pêcheur. Ensuite, il le baise au front à la limite des cheveux grisonnants qui se hérissent plutôt qu'ils ne frisent : « Voilà. Je te baptise d'un baiser. Es-tu content ? » « Je ferais tout de suite un autre péché pour avoir un autre baiser ! » « Pour ça, non. On ne se moque pas de Dieu en abusant de ses dons. »

« Et à moi, tu ne donnes pas un baiser ? J'ai bien encore quelque péché. » dit l'Isariote. Jésus le regarde fixement. Son regard si mobile passe de la lumière joyeuse qui l'éclairait pendant qu'il parlait à Pierre, à une ombre sévère, je dirais de lassitude, et il dit : « Oui... à toi aussi. Viens. Je ne suis injuste avec personne. Sois bon, Judas. Si tu voulais !... Tu es jeune. Toute une vie devant toi pour monter sans cesse jusqu'à la perfection de la sainteté... » et il le baise.

« À ton tour, maintenant, Simon, mon ami. Et toi, Matthieu, ma victoire. Et toi, sage Barthélemy. Et toi, fidèle Philippe. Et toi, Thomas, à la joyeuse volonté. Viens. André à l'activité silencieuse. Et toi, Jacques de la première rencontre. Et maintenant toi, (Jean) joie de ton Maître. Et toi. Jude, compagnon d'enfance et de jeunesse. Et toi, Jacques, qui me rappelle le Juste dans ton physique et par ton cœur. Voilà. Tous, tous... Mais rappelez-vous que si mon amour est multiple, il demande aussi votre bonne volonté. Un pas de plus en avant dans votre vie de mes disciples vous le ferez à partir de demain. Mais pensez que chaque pas en avant est un honneur, une obligation. » (II, 86, 494-495)

En une matière aussi grave que le baptême – pensons à la ferveur apocalyptique du Baptiste au Jourdain – on est frappé par la désinvolture des personnages, qui confine au ridicule – à moins de faire naître une inquiétude. Le spirituel, tel que l'entend Maria Valtorta, ne passe-t-il que par des gestes de tendresse et d'intimité humains ? Dans ce cas, pourquoi cette coutume, au lieu d'être établie comme règle dans l'Église, en est-elle fermement rejetée ? N'y a-t-il pas un danger, à diffuser cet ouvrage en en défendant un impossible caractère sacré, que des fidèles trouvent normale l'attitude intrusive ou impudique d'un directeur spirituel ?

²² Par ex. (il est question d'enfants dans les passages suivants) : « Jésus le baise au front en disant : « Que par ce baiser la lumière croisse dans ton intelligence » (V, 32, 216) . « Sa chemise décollée glisse presque en bas de son épaule grassouillette. Il rejoint les disciples, essaie de passer dessus pour aller de nouveau regarder Jésus. Mais ses petites jambes sont trop courtes pour pouvoir enjamber les corps musculeux des adultes et il bute en tombant sur Mathias qui s'éveille et voit le petit visage attristé presque aux larmes. Il sourit et dit en comprenant la manœuvre de l'enfant : « Viens ici, je vais te mettre entre Jésus et moi, mais reste silencieux et tranquille. Laisse-le faire dodo car il est fatigué. » Et le petit, heureux, s'assoit et reste en admiration devant le beau visage de Jésus. Il le regarde, l'étudie et il a bien envie de lui faire une caresse, de toucher ses cheveux d'or. (...) Le « petit est revenu s'asseoir sur sa poitrine, extasié. (...) « Viens ici, enfant » « Oh ! L'enfant ne se le fait pas dire deux fois. Il se renverse sur Jésus, le caresse, lui donne des baisers, touche son front avec le doigt et aussi ses sourcils, ses cils d'or, en se regardant dans les yeux bleus, en caressant sa barbe et ses cheveux soyeux, en disant à chaque découverte : « comme tu es beau ! Beau ! Beau ! » (...) Les disciples sourient à la vue de cet examen attentif, répété de l'homme en miniature, à moitié nu, grassouillet, qui prend plaisir à passer sur le corps de Jésus pour l'observer de la tête aux pieds. (...) [Jésus] lui impose les mains. Mais le petit n'est pas convaincu. Il dit : « Non. Baise ici, sur l'âme. Et c'est à l'intérieur qu'entrera ta bénédiction et elle y restera enfermée » et il découvre sa petite poitrine pour que Jésus la baise afin qu'aucun obstacle ne s'interpose entre son petit corps et les lèvres divines. » (VI, 94, 103)

6. Le dévoiement du langage de l'union mystique

Quoique la lutte contre l'amour possessif soit un thème récurrent, l'amour le plus spirituel – que les maîtres appellent « union mystique » – est exprimé en termes excessivement charnels. On est loin ici de la délicatesse de l'analogie que suggère dans l'Écriture le Cantique des cantiques ou le langage symbolique de Sainte Catherine de Sienne ou Saint Jean de la Croix. L'Église ne recourt à ce langage qu'avec les précautions qui sauvegardent le changement de plan nécessaire de l'image signifiante (les noces de l'époux et de l'épouse) à la réalité signifiée (l'union des volontés d'une créature – à l'intérieur du mystère de l'Église – avec le Créateur). Valtorta utilise le langage mystique des noces de manière grossière. Le sujet vient dans les conversations les plus ordinaires, avec des accents à la limite du vulgaire, par exemple dans ce dialogue avec Philippe. « Jésus » vient de lui annoncer que sa fille ne veut plus du fiancé à qui son père la promettait. Philippe est interdit : quelle est la cause de ce refus ? « Jésus » joue sur un quiproquo que l'on pourrait lire dans *L'École des femmes*, avec Philippe dans le rôle d'Arnolphe, pour évoquer la consécration virgine.

Philippe - Il n'y a pas de raison de repousser un excellent époux. A moins que... Non, ce n'est pas possible ! « A moins que ? Achève, Philippe » dit Jésus, pour l'encourager. « A moins qu'elle en aime un autre. Mais ce n'est pas possible ! Elle ne sort jamais de la maison, et à la maison elle a une vie très retirée. Ce n'est pas possible ! »

« Philippe, il y a des amants qui pénètrent même dans les maisons les plus fermées ; qui savent parler, malgré toutes les barrières et toutes les surveillances, à celles qu'ils aiment ; qui abattent tous les obstacles de veuvage, ou de jeunesse bien gardée, ou... encore d'autre sorte, et qui prennent celles qu'ils veulent. Et il y a aussi des amants qu'on ne peut refuser parce qu'ils sont irrésistibles dans leur volonté, parce qu'ils sont séduisants pour vaincre toute résistance, fut-ce celle du démon. C'est l'un d'eux qu'aime ta fille, et le plus puissant. [Suivent des hypothèses de Philippe : quelqu'un de la cour d'Hérode, de la maison du Proconsul ?]

« Je tuerai plutôt ma fille. Ne souris pas, Maître, je souffre ! (...) Mais tu plaisantes, Maître ! Tu as voulu me faire peur. Il n'y a personne de plus grand que César et de plus maître que lui.

« Il y a moi, Philippe.

« Toi ? Tu veux épouser ma fille ?!

« Non. Son âme. Je suis l'amant qui pénètre dans les maisons les mieux fermées et dans les cœurs les mieux verrouillés par sept et sept clefs. Je suis celui qui sait parler malgré toutes les barrières et les surveillances. Je suis celui qui abat tous les obstacles et prend ce qu'il veut prendre : les purs et les pécheurs, les vierges et les veuves, ceux que le vice n'enchaîne pas et ceux qui en sont esclaves. Et à tous je donne une âme unique et nouvelle, régénérée, rendue heureuse, éternellement jeune. Mes fiançailles. Et personne ne peut refuser de me donner mes douces proies ? » (IV, 104, 90-91)

Le dernier terme laisse pantois. Il s'agit, bien sûr, d'une image, mais si lourdement amenée qu'elle ne parvient pas à dissiper l'impression que laisse ce personnage qui se révèle non seulement séducteur, mais prédateur.

Les personnages féminins recherchent cette proximité avec « Jésus », qui se traduit de manière fort concrète par exemple dans cette scène comparable à un moment de fiançailles sublimées :

« C'est toi qui viens, mon Dieu, pour prendre ta pauvre servante et en faire ton épouse ». La jeune fille, radieuse de joie et de santé, se penche pour baiser les pieds du Maître, pendant qu'il la bénit en priant sur elle. Et vraiment la salle, blanche, comme si elle était toute de lys, est un digne environnement pour ce rite, et s'harmonise bien avec ses deux protagonistes, jeunes, beaux, tout de blanc vêtus, dans la splendeur d'un amour angélique et divin. Jésus quitte la jeune fille absorbée dans sa joie et il sort doucement pour aller bénir les enfants, etc. » (VIII, 44, 382)

Sans s'avancer excessivement, on trouve ici le sensualisme mystique auquel un certain nombre d'abus spirituels et sexuels récemment dénoncés peuvent se rapporter. Même lorsqu'il n'est pas accompagné de gestes condamnables, ce sentimentalisme sensuel éloigne nécessairement d'une vie authentiquement spirituelle et entrave, par des notions dégradées de l'amour, et par l'insistance sur l'expérience sensible, la progression dans l'amour divin.

Conclusion

L'œuvre de Maria Valtorta nous met en présence d'une forme particulière d'abus spirituel, à deux niveaux. D'abord, dans le domaine proprement religieux. Malgré quelques précautions littéraires, le texte atteste – mensongèrement – d'un processus de rédaction d'origine divine qui permet de le comparer, voire de le substituer, à la révélation authentique. Ensuite, dans le domaine spirituel et psychologique. Le personnage de « Jésus » prodigue une éducation et tisse des relations toxiques avec les personnages du roman et, à travers eux, avec le lecteur ou la lectrice consentants. Même s'il était avéré que les informations de nature historique, géographique ou archéologique que prodigue Valtorta dans son Œuvre étaient exactes, cela ne justifierait pas pour autant la formation qu'elle prétend donner aux maîtres spirituels et aux âmes, qui sera, en fonction du degré de perméabilité des lecteurs, soit sans réel intérêt, soit dangereuse.

Il conviendrait de demander à un spécialiste d'analyser les sources possibles de la création du personnage littéraire de « Jésus », une fiction qui veut s'imposer, au-delà de la fiction, pour réalité divine. Ce Maître, qui s'impose par son verbe, qui interprète tout, autorise et défend ce qu'il veut, se soumet les êtres, présente des traits qui, si on les rencontrait dans la vie ordinaire ou chez un Maître spirituel, ne seraient pas acceptables. De quelles projections affectives, de quel besoin de domination ce personnage fantasmé de « Jésus » est-il le produit ? Si nous pouvions hasarder une hypothèse, nous évoquerions une immaturité affective transposée en termes religieux, trouvant ainsi une auto-justification absolue. Un indice de cela se trouve peut-être dans cette très étrange définition de Dieu que l'on trouve dans l'Œuvre : « Dieu est l'amour devenu Dieu » (II, 54, 293). L'expression indique un processus de divinisation d'un amour préexistant : il est tentant d'y lire que l'amour *tel que Valtorta le conçoit*, alliant la recherche de la fusion avec l'autre et d'une pureté irréelle, d'une sensualité qui ne veut pas s'avouer, a été par elle divinisé, devenant normatif, explicatif, et finalement idolâtré.

Qu'une dernière citation du « Jésus » de Valtorta nous permette d'entendre une dernière fois la voix de ce personnage maladif en qui résonne si fort l'autoritarisme et le narcissisme victimal de l'auteur :

« Comme je prévois les observations de trop nombreux Thomas et de trop nombreux scribes de maintenant sur une phrase de cette dictée. (...) – Oh ! comme les négateurs du surnaturel, les rationalistes de la perfection au contraire, seraient heureux de pouvoir trouver une fissure dans le magnifique ensemble de cette œuvre de la bonté divine et de ton sacrifice, petit Jean. Ils pourraient, en faisant levier dans cette fissure avec le pic de leur rationalisme meurtrier, faire tout écrouler ! – aussi, pour les prévenir, je dis et explique. (...) Au lieu de se mettre à genoux pour bénir Dieu, qui nous a donné cette connaissance, unique chose à faire, la plupart prendront des livres et des bouquins, compulseront, mesureront, regarderont à contre-jour, espérant, espérant, espérant. Quoi ? Mais de trouver des contradictions avec d'autres travaux semblables et démolir, démolir, démolir. Au nom de la science (humaine), de la raison (humaine), de la critique (humaine), de l'orgueil trois fois humain. Combien il est démolé par l'homme d'œuvres saintes pour construire, avec les décombres, des édifices qui ne sont pas saints ! Vous avez enlevé l'or pur, pauvres hommes. Le simple et précieux or de la Sagesse. Et vous avez mis du stuc et du plâtre teint maladroitement de poussière dorée que le choc de la vie, des personnes, des intempéries humaines, délave tout de suite, en laissant une marque de lèpre qui bientôt se pulvérise, réduisant à rien *votre* savoir.

Oh ! pauvres Thomas qui ne croyez que ce que vous comprenez et que vous éprouvez, vous, en vous ! Mais bénissez Dieu et cherchez à monter puisque je vous donne la main ! J'ai voulu l'humiliation des apôtres pour qu'ils fussent capables d'être des « pères des âmes ». Je vous en prie, et je parle en particulier à vous, mes prêtres. Acceptez l'humiliation d'être placés après un laïc pour devenir « pères des âmes ». Cette œuvre est pour tous. Mais comme il est particulièrement dédié à vous cet Évangile dans lequel le Maître prend par la main ses prêtres et les conduit avec lui parmi les rangs des élèves pour qu'eux, les prêtres, deviennent des maîtres capables de guider les élèves, dans lequel le Médecin vous conduit parmi les malades, car tout homme a sa maladie spirituelle et vous en montre les symptômes et les soins à donner !

Allons donc. Venez et regardez. Venez et mangez. Venez et buvez. Et ne refusez pas. Et ne hâissez pas le petit Jean. Les bons, parmi vous, tireront de cette œuvre une joie sainte ; les savants honnêtes une lumière ; les distraits qui ne sont pas mauvais un plaisir ; les mauvais un moyen pour épancher leur science mauvaise. Mais le petit Jean a eu seulement douleur et fatigue à cause desquelles, maintenant à la fin de l'œuvre, il est comme une créature languissant par la maladie. (...) Car beaucoup voudraient voir ce que tu vois, mais ce n'est qu'aux préférés qu'il est accordé de connaître avant le temps le Seigneur éternel et ses journées dans le monde. » (X, 14, 78-80)

Cette tentative d'emprise spirituelle, par voie littéraire, dure depuis le milieu du siècle dernier. Le jugement d'un certain nombre de lecteurs, par une sorte de sidération, est suspendu ou même altéré pour ne plus discerner l'inacceptable. Les suggestions de Maria Valtorta sont de nature à fausser les voies de la vie spirituelle et à endormir le discernement des fidèles, les rendant potentiellement vulnérables à toutes sortes d'autres abus spirituels. Il importe pour cette raison que le jugement de l'Église sur *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, soit connu et pris en considération. Seule l'autorité de l'Église peut se prononcer sur ce qui se présente comme une prophétie au moins égale aux textes révélés ; c'est contre cette autorité salutaire de l'Église que Maria Valtorta a laissé de nombreux éléments « immunisants » dans son texte. C'est cette autorité, constamment relativisée par des arguments superficiels, que ses éditeurs et ses défenseurs bafouent.

Il revient aux pasteurs de l'Église d'expliquer ces choses, pour prévenir les fidèles contre de telles lectures. Il convient également de s'interroger : à quels besoins légitimes la prédication ordinaire ou la formation chrétienne ne répondent-elles pas ? Quel sentimentalisme ne parvient-elle pas à évangéliser ? Le peuple de Dieu a besoin d'une représentation vivante et concrète de la vie du Seigneur dans son contexte géographique et culturel, qui fasse place au quotidien et à la vérité de cette vie humaine d'un Dieu incarné, silencieux pendant trente ans. Il a besoin d'un enseignement élaboré sur les fins dernières, sur les voies de la vie spirituelle, sur la place et la purification de l'affectivité dans la relation à Dieu et dans les relations humaines. Il a besoin d'un enseignement sur le Verbe fait chair et sur la Trinité, qui le conduise à comprendre ce qui peut l'être et à adorer.

Des lecteurs et admirateurs de *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé* seront sans doute blessés par cette critique, mais, s'ils l'acceptent, ils seront certainement libérés. En reconnaissant la vérité du jugement de l'Église, prononcé peu après la publication de l'Œuvre, ils limiteront les conséquences d'un soupçon longuement entretenu sur le Magistère et sa mission de vérité et de miséricorde. Il faudra encore qu'ils s'efforcent de parcourir un chemin de purification de la mémoire et de l'imaginaire pour que ne se présentent pas spontanément à l'esprit, quand on proclame l'Évangile, les descriptions et les situations interpolées par Maria Valtorta. C'est à ce prix seulement qu'ils pourront, avec l'aide de Dieu, trouver ou retrouver un sens authentique de l'incarnation du Verbe et de nouveaux réflexes de discernement. Buvant aux sources pures de l'Écriture et de la Tradition, des grandes figures spirituelles qui ont prêché le Christ vrai homme et vrai Dieu – pensons à Saint Bernard, à Sainte Catherine de Sienne – ils pourront enraciner leur spiritualité eucharistique et mariale dans de plus solides fondements.

Guillaume Chevallier +, prêtre